

Le basilic de Lyndon Grange



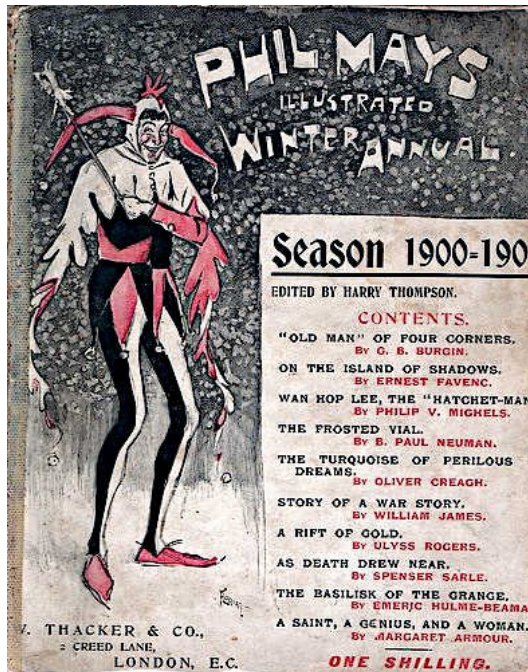
Emeric Hulme-Beaman

**Gloubik Éditions
2022**

© Gloubik éditions pour l'illustration de page de titre
et la traduction.

Le basilic de Lyndon Grange

Cette nouvelle a été initialement publiée dans Phil May's Illustrated, hiver 1900-1901 sous le titre The basilisk of the grange.



— C'est un coup de chance que je n'avais pas prévu, dit Luke Marniott.

Il s'adossa à sa chaise et fixa la lettre qu'il tenait à la main avec un sourire de satisfaction à moitié inconscient, tout en tirant une bouffée méditative sur un gros cigare.

La lettre venait de l'avocat de son cousin, et elle était écrite pour l'informer que son cousin - son cousin germain, pour être précis - était mort et que sa succession, à défaut d'héritiers directs, revenait maintenant à Luke Marriott, comme étant le plus proche parent.

— Plus de cette corvée infernale maintenant ! s'écria-t-il. Je vais laisser tomber la médecine et m'installer dans la vie d'un gentleman de la campagne. Beaucoup de chasse, beaucoup de tir - d'ailleurs, je suppose qu'il y a des réserves là-bas ? - et une maison de ville pendant la mauvaise saison pour la petite Ethel ! Par Dieu, nous pouvons nous marier immédiatement !

La dernière partie de cette réflexion faisait référence à une certaine fille aux cheveux clairs à laquelle Luke Marriott était fiancé depuis six mois.

Hier, il ne semblait pas y avoir de perspective immédiate de mariage. Luke et Ethel avaient tous deux décidé d'attendre que ses

efforts professionnels lui assurent un revenu suffisant avant de se lancer dans la carrière matrimoniale.

Mais aujourd'hui, la visite du facteur avait écarté la nécessité d'attendre plus longtemps. Quelques lignes écrites d'une main crispée informaient le jeune médecin en difficulté qu'il était un homme relativement riche et qu'il n'avait plus besoin de rester un jeune médecin en difficulté.

Le nuage rose de réflexions dans lequel cette communication inattendue l'avait enveloppé fit que Luke Marriott oublia temporairement que la lettre de l'avocat contenait une demande d'entrevue rapide. Lorsqu'il lut la lettre une quatrième fois, cette clause sans importance attira son attention.

Une demi-heure plus tard, un fiacre le déposait à la porte du bureau de l'avocat. Il fut immédiatement conduit dans un salon privé et, comme il entrait, un homme grand et sobrement vêtu se leva d'une table et lui tendit la main.

— M. Luke Marriott ? dit-il en scrutant gravement le visage de Luke.

— Oui, dit Luke. J'ai reçu votre lettre ce matin, M. Hilton. Je n'ai pas besoin de dire que son contenu m'a beaucoup surpris. J'ai accouru en réponse à votre demande, et

pour être mis en possession de tous les détails supplémentaires.

M. Hilton inclina la tête.

— Il me faut vous féliciter, M. Marriott, d'avoir hérité d'une propriété très importante. Je vous prie de vous asseoir. J'ai été l'avocat de la famille de feu M. Craddock - votre cousin - et de ses prédécesseurs pendant des années, comme vous le savez sans doute. Notre cabinet s'occupe en fait des affaires de ce domaine familial depuis quatre générations.

Il s'interrompit et regarda Luke Marriott avec insistance.

— Eh bien ? dit Luke.

— Depuis quatre générations, répéta l'avocat. Chaque génération, ajouta-t-il lentement, possédait un nom différent.

— Des cousins ? suggéra Marriott.

— Des neveux dans deux cas. Le père de feu M. Craddock avait une sœur aînée, qui s'est mariée très jeune. Cette dame était la tante de M. Craddock et votre grand-mère. Elle a épousé un M. Marriott. Leur fils unique était votre défunt père. Par conséquent, M. Marriott, vous étiez le petit-cousin de M. Craddock.

— Oui, je suppose, observa Luke. J'ai

compris, d'après votre lettre, que j'étais le plus proche parent.

L'avocat s'éclaircit la gorge.

— Il est curieux, remarqua-t-il, que depuis quatre générations, il n'y ait pas eu d'héritiers directs du domaine Lyndon. Aucun des détenteurs ne s'est marié.

Luke Marriott se mit à rire.

— Si vous êtes satisfait de le savoir, M. Hilton, dit-il, cette obligation ne sera certainement pas négligée dans le cas du détenteur actuel. J'ai l'intention de me marier... tout de suite.

— C'est une satisfaction pour moi, dit l'avocat. Mais si j'ai souhaité cette entrevue, M. Marriott, c'était surtout pour remettre entre vos mains une lettre que feu M. Craddock m'a chargé de transmettre personnellement au prochain héritier - à vous-même, en fait. Son contenu est, je pense, de nature privée. La voici. Voulez-vous la lire ?

L'avocat tendit une enveloppe fermée et scellée à Marriott tout en parlant. Luke brisa le sceau et lut les lignes suivantes :

Ceci est destiné à mon successeur. Je souhaite lui adresser un conseil - non, un mot d'avertissement - avant qu'il n'entre en possession de sa propriété. Il y a à Lyndon

Grange une certaine pièce qui a toujours été gardée sous clé. Personne, à part moi, n'y est entré au cours des dix dernières années, à l'exception d'une vieille gouvernante, une vieille femme à moitié aveugle et sourde. La raison de cette précaution, je n'ai pas l'intention de la divulguer. La clé de cette chambre se trouve dans une boîte cadenasée qui sera confiée à la garde de M. Hilton, l'avocat de ma famille. Le mot de conseil, d'avertissement, que je souhaite adresser à mon successeur est le suivant : S'il tient à son bonheur et à sa tranquillité d'esprit, qu'il ne cherche pas à satisfaire une curiosité oisive en entrant dans la pièce dont je viens de parler. S'il est sage, il suivra mes conseils. S'il est prudent, il tiendra compte de mon avertissement.

La lettre se terminait là, sans conclusion ni signature. Pendant que Luke Marriott la lisait, le vieil avocat étudia son visage, le soumettant à un examen grave et curieux.

— Eh bien, dit Luke, en levant les yeux de la feuille de papier qu'il tenait à la main, c'est un étrange charabia, M. Hilton, et ce n'est pas une erreur ! Il y a manifestement un certain mystère. Que signifie tout cela, je me le demande ?

Il jeta un regard interrogateur à l'avocat. Ce dernier secoua la tête en souriant.

— Vous oubliez que je suis dans l'ignorance du contenu de la lettre, M. Marriott ! répondit-il.

— Écoutez, dit Luke, vous feriez mieux de l'apprendre par vous-même. Dans une affaire de ce genre, je ne crois pas aux demi-confidences, et je m'attends à ce que vous en sachiez plus que moi sur la vie de mon cousin. Vous ne pourriez certainement pas en savoir moins.

L'avocat prit la lettre de la main de Marriott et ajusta soigneusement son pince-nez.

— Vous souhaitez que je la lise ? demanda-t-il en regardant Marriott par-dessus le bord de ses lunettes.

— Certainement.

L'avocat ne répondit pas, mais se mit immédiatement à lire la lettre de son défunt client. Lorsqu'il en eut digéré le contenu, il la rendit à Luke sans commentaire.

— Eh bien, reprit Luke avec impatience, qu'est-ce que cela signifie ?

— Je suis aussi dans le noir que vous, dit lentement M. Hilton.

— Aucun indice ?

— Aucun. J'ai toujours soupçonné quelque chose de mystérieux dans la vie de M. Craddock, mais je n'ai jamais été capable

de donner à mes soupçons une forme précise.

— Était-il fou ? demanda Luke brusquement.

— En aucun cas. Un homme singulièrement lucide. Mais un reclus.

Luke Marriott haussa les épaules.

— Je ne crois pas à ces chimères fantastiques, dit-il après une pause. Je suis médecin ! Si le mystère est réel, je ne tarderai pas à en venir à bout. Si, comme je le soupçonne, il s'agit d'une chimère imaginaire, la cause peut en être attribuée à quelque trouble nerveux dont mon cousin aurait souffert. Vous avez la boîte contenant la clé ?

— Je vous la remettrai, dit l'avocat. Vous avez donc l'intention de ne pas tenir compte des conseils de M. Craddock ?

— C'est évident ! dit Luke en riant. Pensez-vous que je sois une fille hystérique, M. Hilton, pour être effrayée par un lutin fantaisiste ?

L'avocat sourit curieusement.

— Je n'aurais pas non plus décrit votre cousin comme une fille hystérique, fit-il remarquer.

— Peut-être était-il dyspeptique, suggéra Marriott.

— Peut-être, dit M. Hilton avec humour.

Puis il orienta la conversation vers les affaires.

— Au fait, dit-il lorsque Luke se leva pour partir, il y a les archives familiales. Vous aimerez peut-être les consulter un jour ? Dois-je vous les remettre maintenant ?

— Oh, une autre fois fera l'affaire, répondit Luke. Au revoir, M. Hilton.

— Bonne journée, M. Marriott. Je serai heureux de recevoir vos instructions.

Il tint la porte ouverte et s'inclina un peu raidement.

— Un vieux bonhomme pittoresque ! sourit Luke en montant dans son fiacre et en repartant.

*

Lyndon Grange présentait un aspect en tout point satisfaisant aux yeux de son nouveau propriétaire, lorsqu'il s'en approcha le lendemain matin dans une voiture qu'il avait fait envoyer à la gare pour l'accueillir.

La maison et les jardins étaient entourés d'un parc de grande superficie, bien boisé et vallonné. L'effet global de la *Grange* était singulièrement satisfaisant. Elle donnait l'impression d'une dépense bien réfléchie.

Luke Marriott pensait que c'était une maison dont tout homme pouvait être raisonnablement fier. Quel qu'ait été le mystère – ou l'excentricité – de la vie de son cousin, cela n'avait pas empêché M. Craddock d'accorder une attention particulière à sa propriété. De plus, l'aménagement intérieur de la maison montrait que le dernier locataire était un homme aux goûts sûrs. Tout était ordonné dans un souci de raffinement et de confort, voire de luxe.

Parmi les domestiques de M. Craddock se trouvait un vieux majordome qui était au service de la famille depuis de nombreuses années et qui s'était élevé au rang tacitement reconnu de majordome de la *Grange*. Il reçut son nouveau maître avec une courtoisie grave et presque condescendante.

Luke Marriott, dès que son regard se posa sur la figure imposante de ce vieux serviteur, décida que Wilkins était une personne digne de confiance et d'estime. Il décida également qu'il s'efforcerait d'obtenir du vieil homme une explication quelconque du mystère de la pièce fermée.

Wilkins ne pouvait pas être dans la famille depuis si longtemps sans posséder au moins une idée du secret, pensa-t-il. Il saisit donc l'occasion de sonder le majordome.

— Au fait, Wilkins, dit-il négligemment, il

y a ici une pièce que votre défunt maître - mon cousin - avait l'habitude, me dit-on, de garder généralement fermée à clé.

— Oui, monsieur, dit le majordome de manière impressionnante, toujours.

— Ah, avez-vous une idée de la raison ?

Wilkins pinça les lèvres. Il avait un visage impénétrable.

— M. Craddock ne m'a donné aucune raison, monsieur, répondit-il.

— Montrez-moi-la.

Le majordome monta un escalier et traversa plusieurs couloirs, jusqu'à ce qu'il s'arrête devant une porte à panneaux de chêne à l'autre bout d'un couloir.

— La voici, monsieur, dit-il brièvement.

— Est-ce une chambre à coucher ?

— Je ne sais pas, monsieur.

— Quoi... Vous n'y êtes jamais entré ?

— Non, monsieur, jamais.

Luke tourna la poignée et siffla doucement.

— Fermée à clé, bien sûr, murmura-t-il.

Puis il fit face au majordome.

— Écoutez, Wilkins, dit-il. Vous étiez un

ancien et précieux serviteur de M. Craddock, et de son prédécesseur...

— Oui... et son prédécesseur, aussi, précisa le majordome.

— Exactement. Très bien. Au cours de votre longue résidence dans la famille, vous avez dû recevoir des confidences ou être en mesure de tirer vos propres conclusions sur tout secret de famille qui aurait pu exister. Bien sûr, il peut s'agir d'une simple fantaisie de mon cousin de garder la porte d'une pièce particulière fermée à clé. Ou bien il peut y avoir une raison valable et suffisante pour que cette pièce reste fermée à clé.

« Quoi qu'il en soit, je suis déterminé à découvrir ce point par moi-même. Si, par conséquent, vous êtes en mesure de m'aider à le faire, je m'attends à ce que vous ne me cachiez rien en raison d'une notion erronée de loyauté envers les morts, c'est-à-dire tout ce qui pourrait être supposé exercer une influence sur la vie des vivants.

« Maintenant, je vais vous poser une question, et j'attends de vous que vous y répondiez. Cette pièce contient-elle, à votre connaissance, soit la preuve, soit l'enregistrement d'un crime quelconque commis par un membre de la famille dont je suis maintenant le représentant vivant ?

Le majordome hésita un moment, puis il se racle la gorge et répondit :

— Eh bien, monsieur, je ne vois pas ce qu'il y a à gagner à vous cacher quoi que ce soit maintenant. Je vais vous dire tout ce que je sais - ce qui n'est pas beaucoup. Pour commencer, je ne sais pas ce qu'il y a dans cette pièce. J'affirme que je n'en ai jamais eu connaissance. Je n'ai jamais entendu dire qu'un crime avait été commis dans la famille. Mais je sais ceci : que mon défunt maître, et celui qui l'a précédé, et celui qui l'a précédé aussi, avaient l'habitude d'agir bizarrement après avoir été dans cette pièce.

« Ils n'y laissaient jamais entrer personne d'autre, à part eux-mêmes et la vieille femme qui fait office de gouvernante ici, M^{me} Dale. Personne ne sait donc quel est le secret qui est enfermé derrière cette porte, si tant est qu'il y ait un secret - ce dont je doute, conclut-il.

— Ce dont vous doutez ! demanda Marriott. Pourquoi ?

— Parce que, monsieur, M^{me} Dale - et aucune autre vieille femme - n'a pu garder un secret ou quelque chose de semblable pendant toutes ces années. Et M^{me} Dale dit qu'il n'y a rien dans la chambre qui vaille la peine de faire des histoires, à ce qu'elle en sait.

— Ah. Eh bien, peut-être que vous - et M^{me} Dale - avez raison, et qu'il n'y a rien du tout qui vaille la peine qu'on en fasse tout un plat, répondit Luke en tournant le dos. Veillez à ce que la maison soit prête à me recevoir demain. Je retournerai en ville ce soir.

Le lendemain, il entra en possession de sa nouvelle demeure.

Il fut frappé par un singulier sentiment de solitude, alors qu'il dînait seul dans la grande salle solennelle aux murs couverts des portraits de famille et ornée de meubles sombres et démodés, qui avait servi de salle à manger pendant de nombreuses générations passées par les propriétaires de *Lyn-don Grange*.

— Ce n'est pas une maison pour un célibataire, fit-il remarquer. Comment Craddock a pu vivre seul ici pendant toutes ces années et ne pas devenir mélancoliquement fou, c'est un sujet de surprise. Le plus tôt je retrouverai la petite Ethel pour me tenir compagnie, le mieux ce sera !

Et alors, verre de Claret exceptionnel dans la main, il se laissa aller à une agréable rêverie, provoquée par l'image d'un doux visage de jeune fille qui s'élevait dans sa fantaisie et remplissait ses pensées de rêves d'amour.

Par un processus graduel de transition, ses idées revinrent à la chambre fermée et à la lettre absurde de son cousin. Il n'avait pas encore eu le loisir de percer le mystère. Demain, cependant, il explorerait l'appartement mystérieux et découvrirait son secret.

Le lendemain arriva, et Luke Marriott, après un petit déjeuner tranquille, alluma une cigarette et pensa à sa résolution. Il monta l'escalier et trouva le chemin de la chambre au bout du couloir. Pendant quelques instants, il resta devant la porte, les mains profondément enfoncées dans ses poches.

Alors qu'il regardait, il prit soudain conscience d'une étrange sensation - une sensation comme celle d'un doux courant magnétique - qui l'attirait vers la pièce. Instinctivement, il tourna la poignée de la porte, oubliant qu'elle était verrouillée. *Ah*, dit-il, *je dois aller chercher la clé*, et il revint sur ses pas jusqu'à sa chambre, où il avait déposé la boîte cadénassée contenant la clé qui avait été confiée à M. Hilton.

Il revint bientôt avec la clé, mais en s'approchant de la porte verrouillée, il fut à nouveau conscient d'une singulière sensation - cette fois de répulsion. Il resta un moment avec la clé dans la main. Puis il frissonna. L'instant d'après, il se retournait et marchait

rapidement le long du passage. Au bout de celui-ci, il s'arrêta net.

On aurait dit qu'il s'agissait d'un acte de volonté inconsciente et il s'interrogea, la clé toujours en main. Il se retourna à moitié, puis eut un petit rire et haussa les épaules.

— Ça peut attendre, dit-il en s'excusant. J'ai une pile de lettres à ouvrir.

Il descendit les escaliers.

Deux heures plus tard, il se retrouva à nouveau devant la porte verrouillée de la pièce située au bout du passage. Et de nouveau, il était conscient d'une singulière répugnance à insérer la clé dans la serrure et à la tourner.

— Maintenant, qu'est-ce qu'il y a dans cette pièce ? murmura-t-il.

Quoi que ce soit, il avait décidé de l'affronter seul. Si la pièce renfermait un mystère familial, il valait mieux que sa nature soit tenue, comme elle l'avait été pendant tant d'années, à l'abri de la connaissance des domestiques de l'établissement. Il entrerait seul.

— Oui, dit-il, j'entrerai seul.

Il mit la clé dans la serrure. Puis il retira sa main de la serrure et resta silencieux, contemplant les panneaux de chêne sombre

devant lui.

— J'entrerai, répéta-t-il machinalement.

Et l'instant d'après il descendait l'escalier.

— C'est de la folie ! s'exclama-t-il avec colère, en se retrouvant une fois de plus dans le fumoir.

Mais il ne retourna pas tout de suite dans la chambre verrouillée. Diverses affaires devaient occuper son attention jusqu'à l'heure du déjeuner.

Après le déjeuner, il se dirigea à contre-cœur, mais avec une sorte de fascination, vers la chambre déserte pour la troisième fois. Cette fois, cependant, il ne s'arrêta pas pour réfléchir. Il tourna la clé à la hâte, poussa la porte et entra à grands pas dans l'appartement.

Sa première sensation fut l'étonnement.

C'était une chambre haute, et par un grand oriel, les rayons du soleil entraient, inondant la pièce d'une lumière magnifique. Au centre se trouvait un énorme lit à baldaquin à l'ancienne. La pièce contenait les meubles ordinaires d'un boudoir de dame.

Luke Marriott se tenait au milieu de cet appartement et son regard en faisait le tour, prenant rapidement ses détails généraux,

avant de se permettre un examen plus détaillé. Rien qui ressembla à un mystère ne se présentait à sa vision superficielle.

Mais soudain, alors qu'il était sur le point de changer de position, il prit conscience d'une autre sensation très remarquable.

Ses yeux étaient fixés sur un coûteux tapis persan qui reposait sur les planches polies, lorsqu'il eut la conscience aiguë d'être dévisagé par une personne invisible.

Sous l'effet d'une impulsion incontrôlable, il leva les yeux du sol et les laissa errer lentement le long des murs de la pièce, suivant pour ainsi dire une ligne magnétique, jusqu'à ce qu'ils se posent sur un tableau à moitié dissimulé derrière les plis d'une tenture.

Seule une partie de l'image était visible, mais cette partie était la partie supérieure du visage d'une femme, et de là, Luke contemplait une paire d'yeux que son regard n'avait jamais rencontrée auparavant au cours de sa vie. Sa première impression fut que c'étaient les yeux d'une personne vivante, - les yeux brillants d'une femme vivante, brûlants, vifs, voluptueux, - et il poussa un cri d'étonnement lorsque les siens les rencontrèrent.

Il fit un pas en avant. Un rayon de soleil jouait en biais sur la tenture, formant une demie auréole pour le portrait. Il écarta les plis de la toile, puis recula et, les lèvres entrouvertes, resta à contempler le visage devant lui.

Il aperçut sur un morceau de toile nue le portrait à l'huile d'une jeune femme, - une jeune fille, elle ne devait guère avoir plus de vingt et un ans - mais jamais le regard de Luke Marriott ne s'était posé sur un visage aussi transcendentalemeut beau. Elle dépassait les plus folles imaginations d'un artiste ou le rêve d'un voluptuaire.

Sa beauté semblait à peine humaine - moins divine, et pour cette raison plus irrésistible, plus fatale, plus destructrice.

C'était la beauté d'un diable parfaitement, glorieusement beau.

Luke se demanda comment un artiste mortel avait pu transférer sur une toile sans vie une image aussi vivante, car bien que ce soit un tableau qu'il regardait, il ne pouvait se défaire de l'impression singulière qu'il s'agissait d'un être vivant. Cette impression grandissait à mesure qu'il le contemplait.

Une image ? Ces yeux ne peuvent pas appartenir à une image ! Il doit y avoir une âme, un esprit qui les anime. Ils ont attiré et

retenu les siens avec leur regard large et brillant.

Les orbes sombres et brillantes semblaient brûler dans son cerveau et lui arracher son identité, le submergeant dans un sentiment déconcertant et impuissant d'adoration servile. Les lèvres rouges et pleines semblaient se courber en un sourire d'invitation. Les joues douces prenaient la teinte de la vie, la poitrine arrondie se levait et s'abaissait... une image !

Dans un effort soudain, Luke Marriott se passa la main sur le front et, se retournant, s'enfuit de la pièce. Il ne s'arrêta pas pour critiquer l'impulsion sur laquelle il avait agi, jusqu'à ce qu'il se retrouva dans la salle du petit déjeuner, seul et essoufflé. Puis il se permit de réfléchir.

— Une très belle image, dit-il en allumant pensivement une cigarette, une belle image... pas plus.

Il prit deux ou trois bouffées de sa cigarette.

— Une image, ajouta-t-il, qu'il n'est pas bon pour la tranquillité d'esprit d'un homme de regarder trop longtemps.

Il aurait pu ajouter : surtout si l'homme est fiancé. Mais l'influence pratique d'un morceau de toile peinte sur les émotions

d'un homme en bonne santé semblait trop chimérique pour être prise en compte sérieusement.

Jusqu'à ce moment, il n'avait rien rencontré qui ressembla à un mystère. Il n'avait rencontré que la représentation d'un joli visage sur une toile... ce qui n'était guère un prétexte suffisant pour l'avertissement fantastique de son cousin, pensait-il. Pourtant, alors même qu'il réfléchissait, il semblait avoir une conscience troublée des yeux brûlants fixés sur lui.

Il écrivit une longue lettre à sa fiancée, Ethel, après le dîner. Il lui donna une description complète et vivante des beautés et des possibilités de la *Grange* comme lieu de leur future résidence. Il en vanta les nombreux avantages, parla avec enthousiasme du vieux parc magnifique, des terrains bien entretenus, du bâtiment majestueux. Mais, curieusement, il s'abstint de mentionner le portrait de la jeune femme dans la pièce fermée.

Il s'agissait, après tout, d'un simple incident - sans importance, sans signification, et peu susceptible d'intéresser Ethel. Pourtant, pour un incident insignifiant, il exerçait un effet remarquable sur Luke Marriott.

Cette nuit-là, son sommeil fut agité et troublé par des rêves sauvages. Il se leva

sans être reposé, et après le petit déjeuner, il se dirigea une fois de plus vers la pièce située au bout du couloir.

Il décida de l'explorer plus à fond et à loisir, afin de découvrir, si possible, le secret du mystère de son cousin.

Il y entra et oublia tout, sauf la présence d'un portrait qui le regardait fixement depuis le mur opposé. Le sourire sur son visage était toujours là, mais il semblait maintenant avoir un caractère sinistre. Les yeux étaient rivés sur les siens, glorieux, lumineux, vivants. Il regarda au fond d'eux et fut perdu. Il n'aurait pu dire combien de temps il resta dans la pièce.

Lentement, et comme quelqu'un qui s'éveille d'un rêve, il se glissa finalement dans le couloir, ferma la porte et la verrouilla derrière lui. Honteux, comme quelqu'un de déshonoré dans son amour-propre, il retrouva le chemin du fumoir et se jeta dans un fauteuil.

— Alors, murmura-t-il, voilà le secret de Craddock !

Et son regard tomba sur une petite photographie d'Ethel qu'il avait placée sur la cheminée, et il eut un rire un peu dur.

— Je suis médecin, dit-il, et je ne dois pas céder à ces fantaisies morbides.

Et pourtant, il y cédait. Il connaissait à fond les phénomènes de l'hypnotisme. Il était capable d'estimer les possibilités de l'autohypnose. Malgré cela, il ne pouvait admettre à sa satisfaction l'opération de ce dernier procédé dans le cas présent.

Une idée plus sauvage le possédait. Il ne pouvait s'en défaire. Elle dominait ses pensées et influençait ses humeurs. Il se sentait glisser dans un mépris semblable au lotus pour les intérêts et les devoirs quotidiens de la vie ordinaire.

Six semaines passèrent et Luke Marriott commençait à être inconscient du temps.

Il n'existait que par la récurrence de certaines scènes quotidiennes, périodes pendant lesquelles il ressortait de la pièce fermée à clé, indécis, titubant, comme un homme intoxiqué par d'étranges émotions, quelque narcotique féroce de l'âme. Et de tout cela, il ne parlait à personne.

Ce n'est pourtant pas sans une lutte acharnée qu'il finit par succomber à l'esclavage de cette allégeance contre nature. Dans ses moments de lucidité, il soumettait résolument ces phases psychologiques à l'épreuve d'une logique exacte.

Quelle était la force, demandait-il, qui se cachait derrière les yeux d'un tableau, qui

faisait sortir l'âme, la raison, du corps d'un homme, et qui maîtrisait sa volonté ?

S'agissait-il d'une force vivante, ou non ? Si non, comment pouvait-elle habiller les objets inanimés de l'idée même du vivant, de l'aspect même de la vie ? Pourquoi, en dépit de la raison et de l'évidence des sens, cette idée folle assaillait-elle son imagination ? La logique ne fournit aucune réponse.

Elle ne le fait jamais, quand les émotions sont concernées.

Le seul fait demeurait que Luke Marriott avait délibérément, et conscient de l'absurdité d'une telle conviction, accepté un portrait peint comme une femme vivante... et il savait que cette femme l'attirait corps et âme vers sa destruction. Faire qu'il ne voulait pas s'éloigner de la pièce fermée. Il vivait soumis à une haute pression d'émotion ésotérique. Son emprise sur les intérêts de la vie lui échappait quotidiennement.

Les lettres d'Ethel lui parvenaient régulièrement. Régulièrement, mais avec une précision purement mécanique, il y répondait. Et il se rendait compte avec douleur qu'Ethel, comme les autres incidents de sa vie actuelle, n'avait plus aucun intérêt pour lui non plus.

Il semblait désormais incapable d'aimer

qui que ce soit ou quoi que ce soit, sauf... Il sursauta et se secoua. *Était-il un homme ou un automate ?* interrogea-t-il sa conscience avec colère. À tout moment, à tout prix, avant qu'il ne soit trop tard, il devait se sauver de la destruction morale et physique dont il était menacé.

Il n'avait pas encore succombé à l'influence sans possibilité de rédemption, et il ne le ferait pas. L'idée de fuir lui vint à l'esprit. Il la rejeta comme indigne de sa virilité, et de plus comme une démarche impliquant la nécessité d'une explication et susceptible d'étranges constructions.

Pourquoi Craddock n'avait-il pas tenté quelque chose ? Et son prédécesseur ? Car Luke Marriott connaissait assez bien maintenant la nature du mystère qui avait enveloppé la vie des maîtres de *Lyndon Grange*.

Ils avaient succombé. Mais lui ne le ferait pas. Ils n'avaient pas le courage de détruire, et étaient eux-mêmes détruits. Pour lui, il était fait d'une matière différente.

Toute la journée, il ne s'approcha pas de la pièce fermée. Détaché, même temporairement, de cette horrible fascination, sa perception des choses ordinaires retrouva un peu de son caractère normal.

Il remarqua, pour la première fois, que

Wilkins, le majordome, lui jetait des regards étranges et furtifs lorsqu'il passait. De plus, il y avait une expression curieuse sur le visage du vieil homme. Il appela le serviteur.

— Vous avez quelque chose en tête, Wilkins, dit-il. Parlez franchement. Qu'est-ce que c'est ?

— Eh bien, monsieur... Si je puis me permettre, dit le majordome, levant les yeux au ciel avec une résolution soudaine, cela va à l'encontre de mon sens de ce qui est juste de voir un jeune homme comme vous, monsieur, suivre le chemin des autres, et comme cela pourrait être le cas dans un moment.

— Suivre le chemin des autres ? répéta Luke.

— M. Craddock, monsieur, a commencé de la même façon, expliqua Wilkins, et M. Burke avant lui, et M. Bray aussi, et qu'est-ce que cela a donné ? Eh bien, monsieur, ils auraient tout aussi bien pu être enterrés, car ils n'ont jamais vu ni parlé à personne, ni bougé de cette maison de la fin de l'année jusqu'à leur mort. Bien sûr, ils sont morts. La chair et le sang mortels ne pouvaient pas supporter ce genre de vie ! Ils sont tous morts jeunes, monsieur ! conclut le majordome d'un ton sinistre.

Il y eut une légère pause.

— Ne cherchez pas à mourir jeune, monsieur ! avertit solennellement Wilkins.

Luke Marriott ne l'écouta pas. Il pensait au tableau, à Ethel et à sa résolution. En tout cas, il ne voulait pas mourir jeune. À un moment donné, il leva les yeux.

— Vous avez dit que vous ne saviez pas quelle était la cause de ces étranges résultats sur M. Craddock et... et les autres, Wilkins ?

— Non, monsieur, je ne l'ai jamais su. Mais cela a quelque chose à voir avec cette pièce fermée à clé, monsieur, bien que M^{me} Dale dise qu'il n'y a rien dedans, et je ne peux pas dire qu'elle a tort, car je n'y suis jamais entré moi-même... Non, et je n'y entre-rais pas... pas pour tout l'or des Indes ! ajouta le vieil homme, avec emphase.

— Y a-t-il jamais eu une dame dans cette maison ? demanda Luke.

— Pas de mon temps, monsieur. Mais quand j'étais petit, j'ai entendu l'oncle de M. Bray parler d'une jeune femme qui avait appartenu à la famille. Elle était très belle et, selon l'oncle, un peu sauvage. Elle s'est suicidée, monsieur... C'est une histoire, je crois.

— Une histoire ?

— Une histoire d'amour, M. Marriott.

Mais je n'en ai jamais connu les tenants et les aboutissants. Je n'étais qu'un enfant quand j'ai l'ai entendue, et je ne me souviens de rien à ce sujet.

Luke Marriott pensa aux papiers de la famille. Ils lui avaient été envoyés par l'avocat, M. Hilton, dans une boîte en fer-blanc, avec d'autres documents privés qu'il n'avait jusqu'alors trouvé ni l'occasion ni l'envie d'examiner. *Je les lirai ce soir*, résolut-il mentalement.

— Eh bien, Wilkins, dit-il à haute voix, avec un sourire, vous ne devez pas vous inquiéter pour moi. Je n'ai pas l'intention d'imiter l'exemple de mes prédécesseurs. En effet, vous allez bientôt devoir préparer cette maison pour la réception d'une certaine jeune femme...

Le majordome eut un petit sursaut d'impatience.

— Mais, monsieur, vous ne voulez pas dire... commença-t-il.

— Si, je veux dire, dit Luke. Je vais me marier.

— Dieu merci ! s'exclama Wilkins

Et l'on peut supposer que la ferveur de l'exclamation fournit sa propre excuse. Luke sourit à nouveau.

— Vous pouvez partir, Wilkins, dit-il.

Et il se tourna vers son pupitre. Mais un étrange sentiment oppressant de responsabilité commençait à peser sur lui.

Ce jour devait mettre fin à cette influence une fois pour toutes. Il se dirigea vers le buffet et se servit un verre de brandy. L'alcool est un antidote aux influences objectives, dit-il en riant, en vidant son verre.

Puis il choisit soigneusement un grand couteau de table sur un plateau dans la salle du petit déjeuner. Le tableau, se rappela-t-il, n'avait pas de protection en verre. La toile, tendue sur un cadre, avait peut-être été transférée directement du chevalet de l'artiste à un cadre temporaire... qui était devenu, par hasard ou à dessein, un cadre permanent.

L'après-midi était déjà bien avancée. Le soleil était bas et traversait la fenêtre.

Rapidement et d'un pas décidé, Luke Marriott traversa le hall, monta l'escalier et longea le couloir, jusqu'à ce qu'il atteignît le couloir au bout duquel se trouvait la pièce fermée. Il s'y arrêta un instant. Peut-être pour prendre une décision, peut-être seulement pour respirer profondément.

Un instant plus tard, il tourna la clé dans la serrure et, en claquant la porte derrière

lui, se retrouva dans la pièce. Il leva les yeux. Ils rencontrèrent ceux de la toile. Sa tête se mit à tourner.

Ce n'était plus le moment d'hésiter. Il chercha le couteau, et fit un pas en avant.

Mais les yeux le retenaient. Qu'était-il venu faire ? Il étendit les bras sauvagement dans un geste d'abandon soudain et passionné.

— Ma chérie ! Ma chérie ! s'écria-t-il.

Puis il se souvint à nouveau : *Non ! non ! Un diable, un diable ! Maudit sois-tu !* Le couteau était dans sa main. L'image semblait sortir de son cadre et, avec de doux bras de chair voluptueux, l'envelopper dans son étreinte.

Il savait que ce n'était qu'une fantaisie. Il n'y avait rien là. Il avait fait la même chose auparavant, en trompant son imagination avec des rêves, mais maintenant c'était pour la dernière fois.

Rien ? Il sentit la douce pression des bras et des lèvres plus douces !

Rien ? Il entendit des mots lointains au ton argenté dans ses oreilles... la musique des sirènes ! Son visage était contre le sien, il sentait son souffle chaud sur ses joues.

Rien... rien ! Il se secoua pour se libérer

de la caresse insidieuse qui l'encerclait.

— Vivante, ou morte ! Démon, diable ou ange, s'écria-t-il, c'est la fin !

Et d'un bond sauvage, il atteignit le tableau et enfonça son couteau dans la toile, une fois, deux fois, trois fois, puis du front aux pieds, il la déchira sur toute sa longueur, et tandis que le déchirement de la toile emplissait la pièce, il retomba, inconscient, sur le sol poli.

*

Lorsque Luke Marriott ouvrit les yeux, sa première expression fut une légère surprise.

Il se leva, regarda le couteau posé à ses pieds, le tableau découpé en lambeaux sur le mur, et siffla.

— Je ne me souviens pas m'être évanoui de toute ma vie, murmura-t-il.

Puis il jeta un regard critique sur la toile découpée.

Ainsi, songea-t-il, tandis que son regard se posait curieusement sur le tableau mutilé, ainsi, c'en est fini de toi, mon beau Basilic !

Le torrent féroce de ses récentes émotions s'était vidé.

Il avait même oublié qu'il s'était déchaîné comme on oublie la sensation physique de

la douleur lorsque la cause de celle-ci disparaît.

Il ne se souvenait que du fait, et il considérait le résultat devant lui de façon impartiale.

Le tableau était détruit, et avec lui était détruite au même moment cette influence subtile et étrange qui avait été si près de détruire le destructeur.

Mais quelle était la nature de cette influence ?

Luke s'avouait encore en faute.

Il ne voulait pas croire qu'il avait été victime d'une sorte d'auto-hypnose, mais il était incapable de suggérer une théorie plus satisfaisante. Au moins, il était déterminé à détruire complètement l'image.

Dans ce but, il s'approcha du cadre et le détacha de son support sur le mur. Le cadre sur lequel la toile avait été fixée était creux.

Lorsque Luke l'enleva, quelque chose s'échappa de la déchirure du tableau et tomba sur le sol.

Luke se baissa et ramassa une feuille de papier mince sur laquelle il y avait des inscriptions. Le papier avait manifestement été dissimulé dans l'espace entre la toile tendue et le carton du cadre.

Il regarda l'écriture : c'était celle d'une femme, petite mais ferme, et l'encre sur le papier était jaune et fanée. Il lissa les plis et attira une chaise vers la fenêtre pour s'asseoir.

— Le vieux Hilton, murmura-t-il, a dit qu'il ne possédait aucun indice sur ce mystère. Cette lettre, ou quoi qu'elle soit, ressemble remarquablement à une sorte d'indice !

Et il commença à la lire à la lumière du soleil couchant.

Malgré l'encre fanée, l'écriture sur le papier était assez lisible, et Luke Marriott n'eut aucune difficulté à déchiffrer les lignes suivantes :

« Moi, Marion Grey, âgée de vingt-deux ans et en pleine possession de mes sens, je suis sur le point d'écrire ces derniers mots pour le bénéficiaire de quiconque, tôt ou tard, pourrait avoir la chance de les trouver et de les lire.

J'ai décidé de me tuer ici, dans cette pièce, à côté de mon propre portrait, et mon esprit, si j'en ai un, hantera cette pièce et vivra dans mon portrait aussi longtemps qu'il durera, exerçant ma vengeance sur chaque homme qui le regardera pour le mal qui m'a été fait par un seul homme ici dans cette

maison.

Que la beauté de mon visage détruise tous les hommes qui le contemplent, et que mon âme les attire vers leur ruine à travers les yeux de mon portrait !

Que chaque homme qui regarde le visage de ce tableau oublie à jamais sa femme, son amour, son enfant, dans une passion irrésistible pour la femme morte dont l'esprit lui sourit depuis cette toile pour le détruire corps et âme, complètement et à jamais.

C'est ainsi que je peux espérer me venger de l'humanité à travers les générations à venir, pour le mal que m'a fait un homme que j'ai aimé.

Que l'esprit du mal m'aide à accomplir ma vengeance !

MARION GREY. »

Deux fois, Luke Marriott lut attentivement ce document singulier du début à la fin. Puis il enfonça ses mains dans ses poches et se tint près de la fenêtre en sifflant doucement.

Le bord de la boule rouge du Soleil était juste visible au-dessus de la frange d'une lointaine avenue d'ormes. Un pigeon s'envola soudainement des arbres et, passant l'arc de la flamme. Il sembla se perdre dans une

lueur d'or, comme Marriott le regardait.

Il se détourna de la fenêtre, avec un étrange silence.

— C'est peut-être l'âme de Marion Grey qui s'échappe du tableau pour rejoindre la lumière ! murmura-t-il.